

tant des maisons séparées, pouvaient, lorsqu'elles le voulaient, passer l'une chez l'autre.

Le duo avait poussé la courtoisie jusqu'à prendre congé de sa femme à la porte même de son hôtel, sans y entrer, puis il s'était rendu à l'hôtel-de-ville, et après une conférence assez longue avec les notables, il avait quitté la ville, n'emmenant avec lui que MM. de Castelnaud, et laissant à la duchesse, pour la protéger en cas de besoin, le comte de Léran et les quinze ou vingt lansquenets qui avaient formé l'escorte.

M^{me} la comtesse du Luc, aussitôt son arrivée à Castres, avait été rejointe par ses serviteurs, en première ligne desquels se trouvaient naturellement maître Robert Graindorge, son chapelain, et maître Restaut son majordome. Elle n'avait que deux femmes pour la servir : Fanchette Gripart qui avait voulu absolument l'accompagner, et Clairette, la jeune fille qu'elle avait élevée.

À Castres, maître Restaut avait, par les ordres de sa maîtresse, engagé trois ou quatre serviteurs de plus à son service.

Parmi ces hommes se trouvait un grand gaillard à l'air endormi et nonchalant, qui se faisait appeler du Taillis, et dans lequel, en l'examinant bien, on aurait facilement reconnu maître La Bruyère, le valet fripon du comte Jacques de Saint-Hyrem.

La Bruyère avait un respect profond pour sa personne ; il n'était pas du tout charmé de quitter Castres où il croyait n'avoir rien à redouter des canonnades et des arquebusades, pour venir s'enfermer dans Montauban où les balles et les boulets pleuvaient comme grêle ; il avait même été sur le point d'abandonner la partie, de renoncer au service de la comtesse et gagner au pied. Mais il avait été retenu par les suites fort sérieuses que pourrait avoir pour lui une semblable escapade. Pour des raisons particulières il redoutait extraordinairement Claude Aubryot ; la peur de voir le jeune homme se mettre après ses chausses avait seule pu le déterminer à faire contre fortune bon cœur et à venir à Montauban.

Cependant, le siège continuait et prenait des proportions formidables. La ville était fermée ; ce n'était qu'à grand-peine que les espions parvenaient à en sortir pour aller battre l'estrade en dehors.

L'attaque du faubourg de Ville-Bourbon avait été résolue en conseil. Pour le succès du siège, il était de la plus haute importance de s'emparer de ce faubourg qui était retranché d'une façon formidable, facilitait aux habitants de Montauban l'entrée de leurs vivres et leur permettait encore de communiquer avec le dehors.

Mais ce n'était pas chose facile que de s'emparer de Ville-Bourbon.

Sur les ordres de MM. les maréchaux des Lesdiguières et de Saint-Géran, qui commandaient tour à tour avec M. le duc de Chevreuse, le duc de Mayenne se mit en mesure d'emporter le faubourg d'assaut.

M. le duc de Mayenne était plein d'ardeur et de courage, mais il était assez ignorant des choses de la guerre, et manquait complètement de cette prudence et de ce coup d'œil que doit avoir un capitaine.

Après avoir, pendant deux jours consécutifs, canonné une demi-lune qui se trouvait au devant de la porte de Ville-Bourbon, sans avoir pris la précaution de faire bien reconnaître si la brèche était assez large et les défenses suffisamment abattues, jugeant, à cause du nombre considérable de boulets qu'ils avaient envoyés à l'ennemi, que cela devait être ainsi, il disposa tout pour donner l'assaut.

Bien que plusieurs officiers, plus expérimentés que leur général, eussent la certitude que cet assaut ne réussirait pas, cependant personne n'osa adresser à ce sujet la moindre observation à M. le duc de Mayenne.

Ceci tient essentiellement au caractère batailleur et vaniteux de notre nation.

Ces officiers, ayant reçu l'ordre de marcher, auraient considéré comme une honte de soulever quelque doute sur le succès de l'entreprise. Ils craignaient surtout de donner à penser qu'ils avaient peur, et bien qu'ils fussent certains qu'ils allaient, sans aucune chance de succès, risquer leur vie, tous s'apprêtèrent vivement et se mirent en devoir de bien faire.

Lorsque le signal de l'assaut fut arboré, les quarante-cinq pièces de canon qui avaient été divisées en neuf batteries contre la ville, commencèrent à tonner toutes à la fois.

Le maréchal de Lesdiguières fit diriger deux fausses attaques, l'une du côté de l'abbaye du Moustier, l'autre du côté du Connétable.

Au même instant, le marquis de Thémines se plaça résolument l'épée à la main à la tête des mousquetaires, et s'élança au pas de course hors des tranchées.

Les protestants avaient jeté des enfants perdus en avant de leurs retranchements.

Ceux-ci, en apercevant les mousquetaires firent une décharge générale et se replièrent rapidement sous la protection de la mousqueterie des redoutes de Ville-Bourbon.

— En avant ! en avant ! cria le marquis de Thémines, ne tirez pas ! à l'arme blanche !

— À l'arme blanche ! répétèrent les mousquetaires en se précipitant à sa suite.

Une nouvelle décharge éclata derrière les retranchements.

Un vent de mort passa sur la colonne d'assaut.

— En avant ! cria encore le marquis de Thémines en brandissant son épée au-dessus de sa tête.

Il fit quelques pas, chancela, tourna sur lui-même et tomba comme une masse.

Il était mort.

Quatre balles lui avaient traversé la poitrine.

En voyant tomber un chef qu'ils aimaient non-seulement à cause de sa bonté mais encore pour sa bravoure sans égale, les mousquetaires furent atterrés.

Ils s'arrêtèrent ; soudain, pris d'une terreur panique, sans même enlever le corps de leur général, ils tournèrent le dos, et se mirent à fuir dans la direction du camp.

— A moi la noblesse ! s'écria M. de Mayenne. Gentilshommes de France, reculez-vous devant ces marauds ?

Les protestants continuaient à faire un feu d'enfer.

Toutes les courtines avaient une ceinture d'éclairs qui les faisait rayonner ; on se serait cru dans une fournaise.

Les protestants, voyant l'hésitation des troupes royales, sifflait et accablaient de huées les mousquetaires en déroute.

Mais à l'appel de M. le duc de Mayenne, deux ou trois cents gentilshommes volontaires étaient descendus de cheval, et, les pistolets à la ceinture, l'épée à la main, ils s'étaient rangés en colonne serrée.

— À la demi-lune ! cria le duc de Mayenne ; cette fois nous entrerons : En avant ! gentilshommes, le roi nous regarde !

— Vivo le roi ! s'écrièrent les gentilshommes d'une seule voix.

Et ils s'élançèrent résolument en avant sans que rien pût arrêter ni même ralentir leur course.